

lui aussi, un homme d'état de haute lignée. Aurait-il la fermeté voulue? Pourrait-il aborder les problèmes complexes? Serait-il le pilote expérimenté qui naviguerait sûrement à travers les écueils à fleur d'eau et défiant la tempête, jetterait l'ancre au port de l'avenir? Ma réponse à toutes ces appréhensions déjà lointaines et peut-être oubliées, c'est celle que fit un jour John Morley au sujet de Gladstone. C'était lors du dévoilement de la statue du Grand Vieillard, à deux pas de Lincoln's Inn. "Les hommes de la finance, de la "City", redoutaient l'idéalisme de Gladstone et souriaient de sa prétendue incompétence à manier les chiffres et les affaires. Je me demande, ajoutait Morley—et je le vois encore pointant l'index vers le monument, car j'avais la bonne fortune d'être présent à cet événement.— Je me demande, si après la longue et brillante carrière de Gladstone, la banque d'Angleterre elle-même ne serait pas honorée de la présence et fortifiée des conseils de l'Orateur?"

Je l'ai dit il y a un instant; il faut le recul de l'histoire pour situer les hommes et apprécier les événements, mais je crois être dans la vérité en disant que la vigoureuse impulsion donnée au Canada de 1896 à 1911, son étonnante ascension vers le progrès économique, son merveilleux développement, se ressentent de l'optimisme de Laurier, de sa faculté d'assimilation, de son labeur persévérant et aussi beaucoup de sa foi en notre avenir. Que de fois aux prises avec les difficultés ne lui ai-je pas entendu répéter ce vers d'André Chénier:

L'illusion féconde habite dans mon sein,
J'ai les ailes de l'espérance!

Il avait au plus haut degré le sentiment de la constitution, mieux que tout autre il en possédait la jurisprudence et le génie. Il en avait l'intelligence et l'amour.

En toutes choses il réclamait le maintien du pacte fédéral, dans son intégralité. A ses yeux, tout changement, toute innovation comportait un danger. C'était un ferment de l'autonomie à l'instar de Blake et de Mowat.

Son credo politique s'inspirait du libéralisme anglais. Il voulait le progrès dans l'ordre; il croyait à la venue de la démocratie par évolution et non par révolution, mais son amour de la liberté ne l'a jamais entraîné au delà de ces deux limites tracées par la conscience et la raison humaine qui s'appellent "droits" et "devoirs".

Au point de vue national, aucune des deux races ne devait dominer ni être dominée. Justice égale, droits égaux, telle était sa devise. Il condamnait l'isolement

parce que disait-il, s'isoler c'est s'enliser dans l'infériorité. J'ajouterais qu'il a toujours voulu l'accord de la religion et de la liberté sur les bases d'une loyale alliance. Dans ce pays si difficile à gouverner, parce que bon gré mal gré, il faut tenir compte de tous les groupes, de toutes les opinions, de toutes les croyances, la politique de "tout ou rien" n'est pas à proprement parler une politique, c'est une erreur fatale pour les minorités.

Amour de la justice et de la liberté, pratique de la tolérance, loyauté basée sur l'autonomie et le patriotisme, voilà en résumé ses principes et ses idées. Et avec quelle maîtrise il savait les exprimer! Ceux qui reliront ses discours, où toujours le lettré surveille le tribun, règle ses élans, épure sa langue, y trouveront sans doute l'éclat de l'imagination et la magie du style, mais avant tout ils y découvriront la hauteur de vue jointe à la sûreté de jugement et comme l'intuition du juste à travers les méandres de la politique canadienne. Tout cela constitue un grand idéal. Et tout cela fit de Laurier le grand Canadien qu'il était.

Mais dans l'appréciation de sa carrière, c'est son attitude ferme et digne dans les relations du Canada avec la métropole qui, par-dessus tout, fixe et retient notre attention.

Personne n'a plus admiré que lui la majestueuse ordonnance de l'empire britannique—où la liberté a opéré ce miracle d'un Gavan Duffy, d'un Wilfrid Laurier, d'un Louis Botha gouvernant tour à tour l'Australie, le Canada, l'Afrique, avec la plus parfaite loyauté et le plus entier dévouement aux intérêts de la couronne.

Et à ce propos me serait-il permis de dire qu'au lendemain de la guerre du Transvaal, sir Wilfrid Laurier, consulté tour à tour par Campbell-Bannerman et par le général Botha sur le projet d'union Sud-Africaine, fit profiter ceux-ci de sa vaste expérience. Je n'oublierai jamais cette parole du général Boër prononcée en ma présence, à Cape Town, au mois de novembre 1910: "En Afrique-Sud, deux noms nous sont particulièrement chers—celui de Campbell-Bannerman et celui de Wilfrid Laurier. Nous devons à ces deux hommes d'être une reconnaissance éternelle."

Aux diverses conférences impériales auxquelles il prit part—et l'on sait de quelle brillante façon—sir Wilfrid Laurier dont la politique fiscale avait flatté l'orgueil de la mère patrie, dut pourtant résister à la vague nouvelle qui commençait à déferler de Londres sur les Dominions. Ce rêve brillant d'un vaste empire dont le centre d'ac-